

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [6] (1903)
Heft: 41

Artikel: Méran : journal d'une jeune malade
Autor: Heyse Paul
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-253186>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 27.03.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

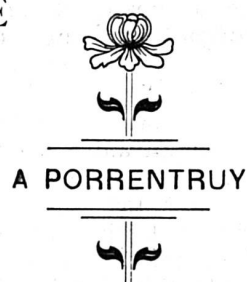
LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

* * POUR LA FAMILLE * *



PARAISSANT



A PORRENTUUY



N° 41

Supplément du Dimanche 11 Octobre

1903

MÉRAN

JOURNAL D'UNE JEUNE MALADE (Suite)

En dépit de mes efforts, je ne puis reprendre le dessus. Ce n'est pas seulement ma pitié pour lui ni la privation d'entretiens qui m'étaient chers..., c'est comme une dette, comme un devoir dont je ne m'acquitte pas.

Et cependant que pouvais-je faire? Doit-on, en présence de la mort, se nourrir d'un fol espoir de vivre?

Le 16 au soir.

Journée fatigante, mais joyeuse. J'ai emballé les petits cadeaux de Noël que je veux envoyer à la maison. L'apprenti du tailleur a porté ma caisse à la poste, et je suis retournée pour la première fois depuis vingt jours au Wassermauer. Morrik y vint. Il me salua en me regardant avec intérêt, comme pour s'assurer si j'étais bien; mais pas un mot: il m'a obéi. Maintenant je me figure n'avoir jamais échangé une parole avec lui; c'est un roman dont la lecture m'a fait m'éprendre d'un homme que je n'ai vu qu'en gravure sur le frontispice du livre, et pour lequel malgré cela je ressens le plus vif intérêt.

Le soir de Noël.

Que dois-je penser de ceci? Il y a une heure, on vient de m'apporter un arbre de Noël, chargé de magnifiques oranges, de grenades, de bonbons et d'une foule de bougies. C'est une domestique étrangère qui l'a remis à l'hôtesse pour moi, sans vouloir dire de quelle part. J'ai allumé toutes les bougies... Je me creuse en vain la cervelle pour découvrir qui peut m'avoir fait ce singulier présent. Personne ne m'adresse plus la parole; qui donc songerait à me procurer un plaisir?

Et si c'était lui? ne serait-ce pas contraire à notre convention? Quand il est défendu de parler, est-il permis de faire des cadeaux? Cette pensée me tourmente, comme s'il y avait là quelque chose qui ne

doit pas être, et dont nous aurons à nous repentir.

Les lettres de mes parents arrivent bien tard. Il faut que j'éteigne les lumières, et que j'allume ma petite lampe; les branches du sapin s'enflamment çà et là...

La dernière bougie est éteinte sur mon dernier arbre de Noël. Les cloches sonnent. J'écris ces lignes au clair de la lune, qui me tient compagnie.

Le 28 décembre.

J'avais reçu le programme d'un joueur de guitare qui devait se faire entendre cette après-midi dans la salle de la poste. Je ne fuis plus, comme autrefois, les distractions propres à me tirer de mes tristes pensées. J'y allai donc d'autant plus volontiers que la guitare est un instrument qui me plaît. Lorsque j'arrivai, le concert était commencé, il ne restait que trois sièges vides, placés au premier rang, très près de l'artiste, et qui semblaient réservés pour des personnes de distinction. Je ne craignais pas d'en prendre un afin de pouvoir suivre le jeu des doigts du musicien et ne rien perdre de son instrument, dont la voix est peu retentissante. L'air étouffant et la chaleur du poêle dans cette salle au plafond bas, remplie d'une foule assez nombreuse, me causèrent d'abord un certain malaise; cependant, je m'y habituai bientôt, captivée par le talent de l'artiste. Tout à coup, la porte s'ouvre doucement, et Morrik entre. Voyant la salle pleine, il hésite; mais une personne lui montre les places vacantes près de moi, il traverse la foule et vient s'asseoir en me faisant un léger salut.

Nous gardâmes le silence. Je craignais seulement que, son siège touchant le mien, il ne s'aperçût du tremblement nerveux qui s'était emparé de moi; mais il paraissait plus ferme, et, comme il écoutait la musique avec une grande attention, je parvins à me maîtriser en m'abandonnant à de délicieuses rêveries. Les

sons de la guitare me semblaient une atmosphère céleste dans laquelle nos deux pensées voyageaient ensemble, où nos deux âmes se trouvaient en accord parfait, dégagées de tout ce qui les avait désunies, séparées ou tourmentées ici-bas.

Les applaudissements et les bravos dissipaient à peine cette extase; mais le musicien, ayant posé sa guitare, prit un autre instrument qu'il nous dit être le « kikiliri », espèce d'harmonica en bois que fabriquent les paysans tyroliens. Les sons qu'il en tira étaient rudes et criards. Chacun d'eux me causait une espèce de souffrance à la fois physique et morale; je serais sortie, si je n'avais craint d'interrompre l'artiste. Tremblant pour Morrik, dont je connais l'extrême susceptibilité nerveuse, je jetai furtivement un coup d'œil de son côté. Il avait les yeux fermés, la tête appuyée sur sa main droite, comme s'il cherchait à ne pas entendre ces accents désagréables. Puis ses lèvres pâlirent, ses yeux à demi-entr'ouverts devinrent ternes, et sa tête tomba sur le dossier du fauteuil. D'autres aussi s'en aperçurent, mais nul ne bougea. Je crois vraiment qu'on se faisait un méchant plaisir de me laisser le soin de lui venir en aide. Cette indignité me rendit toute ma présence d'esprit. Me levant aussitôt, je priai le musicien de s'arrêter parce qu'un monsieur se trouvait mal, et j'inondai le front de Morrik d'eau de Cologne dont j'ai toujours un flacon sur moi. Il revint à lui en poussant un long soupir. Tous les spectateurs s'étaient levés, mais sans quitter leurs places, uniquement pour mieux voir ce qui se passait. Le joueur de guitare seul me prêta secours. Nous conduisîmes Morrik hors de la salle. L'air extérieur le remit tout à fait; il s'appuya sur mon bras pour descendre l'escalier. — Je vous remercie, — dit-il, et ce furent toutes ses paroles. Son domestique ne se trouvant pas là, je l'accompagnai jusqu'à sa demeure. Quand nous en fûmes près: — Etes-vous tout à fait bien? lui demandai-je. — Il me répondit par un signe de tête et par un geste, serra ma main en étouffant un soupir, puis se dirigea vers la maison. Je le suivis des yeux jusqu'à ce qu'il fût entré. Il marchait d'un pas lent sans retourner la tête. Quand il eut disparu, je m'en allai de mon côté.

Cet incident m'a tellement bouleversée que je vais me mettre au lit. Ma tête est rompue; dès que mes yeux se ferment, j'entends de nouveau cet infernal « kikiliri », et je sens dans toutes mes veines la chaleur et l'air oppressant de cette maudite salle.

Le 11 janvier.

Quatorze jours de maladie pendant lesquels je n'ai touché ni plume, ni livre, ni piano. C'était une légère grippe; la diète et le sommeil m'en ont délivrée. Je vais faire ma première sortie; le temps est assez beau, quoique froid. Il m'est tardé d'avoir des nouvelles de Morrik, mais à qui m'adresser pour cela?

Après midi.

J'avais raison de m'inquiéter, et les rêves de la fièvre n'étaient pas menteurs. Il est malade, une violente fièvre nerveuse le retient au lit depuis le jour du concert. Cela va même très mal, il passe des demi-journées dans le délire. J'ai rencontré son médecin, et, prenant mon grand courage, je l'ai abordé. Qu'est-ce que cela fait? tout le monde sait qu'au sortir du concert j'accompagnai Morrik jusque chez lui. Quel mal y a-t-il à m'informer de sa santé?

Le docteur était très sérieux. J'aurais voulu l'en-

tretenir plus longtemps, afin de lui demander s'il redoute quelque danger prochain; mais un de ses malades l'aborda, je dus y renoncer.

Avec quelle angoisse je m'assis au soleil, les yeux fixés sur l'eau de la rivière qui roulait des bûches de bois flotté qu'elle enlevait violemment des rochers sur lesquels elles s'étaient arrêtées un instant! Que sommes-nous de plus, pauvres humains, entraînés dans le fleuve de la destinée? Que sont nos meilleurs jours, sinon de courtes haltes sur un écueil d'où la première vague nous arrache?

Paix! paix! les battements orageux de mon cœur me tuent.

Comment puis-je me le figurer mourant et ne pas être auprès de lui? C'est une énigme pour moi. O mon Dieu! en sommes-nous là? Et pourtant, même dans mes rêves, jamais l'idée ne m'est venue que je pourrais lui fermer les yeux.

Le 12 au soir.

Mon but est atteint, j'ai remporté la victoire, et la joie que j'en ressens est digne de la lutte qu'il m'a fallu soutenir. Je reviens de chez lui, j'y suis restée tout le jour; j'y retournerai demain, et tous les jours, aussi longtemps que cela durera.

Ce matin, j'envoyai mon hôtesse à sa pension s'informer comment il avait passé la nuit. Elle me rapporta qu'elle avait été reçue par une grosse dame blonde, d'un certain âge, qui, apprenant qu'elle venait de ma part, s'était contentée de lui répondre avec humeur: — Toujours de même, — tandis qu'on entendait d'étranges paroles prononcées par le malade, en proie au délire de la fièvre dans la chambre voisine.

Une nouvelle terreur me saisit; je savais ce qu'il pense des intentions philanthropiques de la dame sans nerfs, et quel soin il avait mis jusqu'alors à s'y soustraire. Et c'est elle qui le soigne pendant son délire, c'est elle que dans ses heures lucides il verra près de son lit! Cette image me devint intolérable.

Je n'hésitai plus. De bonne heure je montais l'escalier de sa pension, bien décidée à laisser de côté toute autre considération que l'intérêt de son bien-être et de son repos.

Mon courage faiblit un seul instant, lorsque, ayant frappé à sa porte, j'entendis la voix qui me criait: — Entrez! — Mais en face du regard froid et malveillant de cette femme, je retrouvai ma force et lui dis d'un ton calme que, peu satisfaite du message de mon hôtesse, je venais m'informer moi-même. Avant qu'elle eût le temps de me répondre, la voix de Morrik prononça mon nom. — Je veux entrer! m'écriai-je, et voir le malade; il semble n'avoir plus le délire.

— M. Morrik ne reçoit personne, dit-elle; d'ailleurs une pareille visite serait contraire à toutes les convenances; il est vrai que vous paraissiez en faire peu de cas.

— Au lit de mort d'un ami, repartis-je, non certes! — Et comme il appelait encore une fois: — Marie! — j'ouvris la porte de son cabinet, où j'entrai sans hésitation. Cette petite chambre était sombre, car la fenêtre donne sur une rue étroite, et les rideaux étaient à demi fermés. Il y faisait assez clair, malgré cela, pour que je pusse voir ses traits pâles sur lesquels ma présence répandit un faible rayon de joie. Il me tendit la main, et fit des efforts pour soulever sa tête. — Vous venez, dit-il tout bas, quel soulagement vous m'apportez!... Vous ne vous en irez plus, Marie, je ne puis supporter, il me reste si peu de

temps... la dame... là, vous savez... chacune de ses paroles me fait mal... son voisinage est pour moi comme une montagne... et je n'ai pas le cœur de le lui dire. J'ai voulu lui faire comprendre que je préférerais être seul. — Les malades ne doivent pas avoir de volonté, m'a-t-elle répondu. — Oh! Marie, restez ici, je ne verrai, je n'entendrai plus que vous seule. D'ailleurs je vous promets de ne rien dire qui puisse vous fâcher.

Emue, prête à pleurer, je serrai tendrement sa main, et consentis à ce qu'il me demandait. Alors son visage s'éclaircit. Il referma les yeux et parut si tranquille que je crus qu'il dormait. Cependant, lorsque je voulus retirer ma main, il me regarda encore avec une expression suppliante jusqu'à ce qu'enfin le sommeil s'empara de lui.

Je retournai dans l'autre chambre, où la dame tricotait, assise sur le canapé. Sans perdre de temps, je lui signifiai le plus poliment possible que le malade était très reconnaissant de ce qu'elle avait fait pour lui, mais qu'il ne voulait pas la déranger davantage, et que je me chargeais de le soigner avec l'aide de son domestique et des gens de la maison.

— Vous, ma chère? demanda-t-elle avec une mine allongée et de l'air le plus foudroyant.

— Sans doute, repris-je du ton le plus calme. Je suis

la seule personne que M. Morrik connaisse dans cette ville, il me semblerait donc peu naturel d'abandonner ce devoir à une étrangère qui en a tant d'autres à remplir auprès de malades qui lui sont plus chers.

Elle me regarda comme si elle ne pouvait en croire ses oreilles. — Est-il possible? s'écria-t-elle. Ne voyez-vous donc pas que cette démarche portera le dernier coup à votre réputation, déjà fort ébranlée? Etes-vous une vieille femme comme moi, qui peut se mettre au-dessus du qu'en dira-t-on? Je crois, ma chère, que vous auriez vous-même besoin d'une garde.

— Je sais fort bien, répondis-je, ce que je dois faire et quelle responsabilité je puis prendre. Je reste ici. D'ailleurs, soyez sans inquiétude pour ma réputation, je vous ai déjà dit que je me suis détachée du monde, et ne veux plus avoir d'autre juge que Dieu.

Elle se leva, prit son chapeau et dit: — Vous n'exigerez pas que je demeure un instant de plus avec une jeune personne dont les principes moraux sont si contraires aux miens, et que je légitime en quelque sorte par ma présence une relation qui me paraît condamnable à tous égards.

(A suivre.)



La chapelle de Guillaume Tell au bord du lac des Quatre-Cantons. — La montagne au fond est l'Uri-Rothstock.